

Romain Rolland, confident et témoin

Quelques réflexions sur le *Journal de Vézelay (1938-1944)*

Didier Chiche

Cette conférence, prononcée à Kyôto, est parue dans la revue Unité n°43. Avril 2016. Nous remercions Eiko Miyamoto, présidente de l'Institut Romain-Rolland de Kyôto, de nous en autoriser la publication dans les Études Romain Rolland.

Romain Rolland a commencé à tenir son journal en 1882. En 1950, ce *Journal* a été donné à la BnF par la sœur et la veuve de Rolland, et certains morceaux, par la suite, en ont été publiés (je pense au *Journal des années de guerre : 1914-1919*). Cependant, il a fallu attendre 2012 pour que sorte, chez Bartillat, le journal des années 1938-1944 (Rolland est mort le 30 décembre 1944), dans une excellente édition due à Jean Lacoste avec la collaboration de Marie-Laure Prévost. Ce texte, paru sous le titre : *Journal de Vézelay 1938-1944* et accompagné d'une présentation, de notices et d'un index, est très instructif, et enrichit l'image que l'on a de Rolland. C'est à cette édition que je me réfère (notamment dans les notes mises entre parenthèses) pour nourrir ma réflexion sur ce journal.

Il s'agit d'un texte assez disparate : tantôt des notations jetées à la hâte sur le papier sans souci de cohérence, tantôt des textes plus longs et plus construits.

L'intérêt de ce journal, c'est que Rolland a assisté aux événements les plus dramatiques de l'histoire de l'Europe au XXe siècle, et en a été un spectateur plus ou moins engagé.

Âgé de 72 ans en 1938, il a cette année-là quitté la Suisse pour Vézelay, dans sa Bourgogne natale. Pourquoi ce déménagement ? Peut-être parce que le grand intellectuel de gauche qu'il a toujours été sent que la France menacée par les fascismes a besoin de lui. C'est ce qu'il écrit (cf. p.11 de l'édition du *Journal de Vézelay*) à son correspondant japonais Katayama en 1937 : « Ma place est dans la France du Front populaire et d'autant plus qu'elle est menacée. » Et si finalement il a choisi Vézelay, c'est parce que ce n'est pas trop loin de sa ville natale de Clamecy, et que c'est un lieu qui a une valeur spirituelle importante : c'est ce qu'il dit aussi à Katayama : « cette colline sacrée pour tous les Fran-

çais. » (p.12) Vézelay avec sa basilique dédiée à Marie-Madeleine, et où saint Bernard de Clairvaux a prêché la deuxième croisade (p.13).

Je viens de dire *intellectuel de gauche* : je profite de l'usage de cette expression pour en clarifier le sens. Qu'est-ce en effet qu'un *intellectuel* ? Ce mot a été utilisé à partir de l'affaire Dreyfus, lorsque des écrivains, des artistes, des gens dont l'activité était d'ordre littéraire ou artistique, ont suspendu la pratique de leur art pour descendre dans l'arène politique, au nom de principes supérieurs. Pour désigner les intellectuels, on emploie aussi le mot de *clercs*, qui à date plus ancienne désignait les hommes d'église. Et ce n'est pas sans raison : les intellectuels sont des directeurs de conscience laïcs, des écrivains ou des artistes engagés ; engagés parallèlement à la pratique de leur art ; ou bien engagés à travers leur art – comme cela a précisément été le cas de Rolland pendant toute sa vie d'écrivain.

Les années trente ont été les années de la montée des périls (prélude aux tragédies des années quarante) : il y a eu en Allemagne l'accession du nazisme au pouvoir, la constitution d'une alliance entre l'Allemagne nazie et l'Italie fasciste, le renforcement de l'Allemagne nazie avec des coups de force qui ont commencé à démanteler le traité de Versailles (annexion de l'Autriche et démantèlement de la Tchécoslovaquie), et la guerre d'Espagne, entre 1936 et 1939, qui a eu pour conséquence l'installation en Espagne d'un régime fascisant, si bien que la France s'est retrouvée encerclée par des puissances fascistes. De plus, à l'intérieur même de la France se manifestait une tentation antirépublicaine et plus ou moins fascisante dans une partie de l'opinion publique. Le résultat de ces menées antirépublicaines, ce sera l'instauration du régime de Vichy, à la faveur de la défaite de 1940. Période éprouvante pour Rolland, puisque Vichy va mettre en place une politique de collaboration avec l'Allemagne nazie, dont le régime le révulse – lui qui par ailleurs a toujours cru en une entente entre les peuples allemand et français pour construire une Europe unie.

Ce qui est donc intéressant, c'est de voir comment

Rolland, qui n'est pas jeune et qui reste une grande conscience de gauche, a réagi par rapport à ces événements. Pour des raisons difficiles à déterminer (par prudence, ou parce qu'il ne se sent pas à l'aise), il est resté en retrait. Mais ce journal, parce qu'il n'était pas destiné à la publication, lui permet de dire assez clairement ce qu'il pense sans risquer la censure.

L'important, c'est de voir que grâce à ce journal, on accède à la connaissance d'un « autre » Romain Rolland. Du fait de son engagement *au-dessus de la mêlée* pendant la première guerre mondiale, on était habitué à le considérer comme le type même de l'intellectuel pacifiste. Or là, dans un contexte historique tout à fait différent, on voit que ce n'est pas un pacifiste à tout prix, et que face à une situation internationale différente, et face à une guerre de nature différente, il est amené à des prises de positions qui peuvent surprendre.

La solitude du confident

Romain Rolland est vu comme une sorte de grande conscience de la gauche intellectuelle, et d'ailleurs il se réclame du parti communiste, mais son aura dépasse largement le cercle des communistes : des gens de toutes obédiences se réclament de lui. Donc on vient le voir à Vézelay, quelquefois il va à Paris ; et son journal témoigne de ces visites et de ces entretiens multiples. De plus, grâce à son âge, il se sent plus libre, et cela lui donne dans ses prises de position une liberté de parole que les autres n'ont pas toujours.

Cela dit, l'impression que je ressens en lisant dans le *Journal* le compte-rendu de toutes ces rencontres, c'est celle d'une grande solitude. C'est là le paradoxe : Romain Rolland est très entouré et souvent consulté, mais finalement il est toujours seul.

Seul parce que parmi ses disciples il y a ceux qui ne le comprennent plus : les pacifistes dont finalement certains, par refus de toute guerre, vont tomber dans l'acceptation de la collaboration avec l'Allemagne ; et les communistes, dont les arrière-pensées politiques sont commandées par le soutien à l'URSS.

Les pacifistes, d'abord. Depuis la première guerre mondiale, lorsqu'il écrivait en 1914 *Au-dessus de la mêlée*, face à ce carnage de 14-18 qui était suicidaire pour l'Europe, le nom de Rolland était en effet synonyme de pacifisme. Mais dans les années trente, quand il voit le danger mortel que représente le progrès du nazisme en Europe, il conclut que face à Hitler il ne faut pas prôner l'apaisement, mais qu'il faut au contraire se montrer ferme. Septembre 1938 est un moment important : Hitler s'en prend à la Tchécoslovaquie et l'Europe est de ce fait au bord de la guerre. On sait que le Président du Conseil Daladier et l'Anglais Chamberlain, qui a toujours prôné l'apaisement face à l'Allemagne, vont finir par signer avec Hitler les accords de Munich, qui

sont en fait une capitulation. Les pacifistes purs et durs, qui se réclament en particulier de Rolland, approuvent cette politique. Mais Rolland, lui, n'est pas d'accord avec eux. Il a toujours pensé, en effet, que Hitler était un fou, il l'appelle *le dément de Berchtesgaden* (p. 91), il dit : « La paix du monde, le meurtre du monde, sont dans les mains de cet insensé, qui se croit l'homme du Destin ! » (p. 98)

L'idée de Rolland, c'est qu'il ne faut pas, au nom du principe *la paix à tout prix*, capituler devant lui. C'est pourquoi il écrit, très lucidement, que la paix de Munich est une *fausse paix* (p. 120). Mais en s'exprimant de la sorte, il se fait des ennemis. De là sa rupture avec ceux qu'il appelle les *pacifistes intégraux* (p. 96), dont une figure importante est Georges Pioch, celui qu'il appelle mon *ex-ami*, (p. 96), et qui dans le journal pacifiste *L'Intransigeant*, écrit ceci (que cite Rolland en septembre 1938) : « Romain Rolland qui, depuis qu'il n'est plus mobilisable, accepte le cœur joyeux de provoquer la mêlée. » (p. 97) Georges Pioch, par pacifisme, finira, d'ailleurs, après 1940, par prôner la collaboration avec l'Allemagne. Rolland, lui, a la lucidité de comprendre et d'expliquer ce qui le sépare de ces pacifistes fanatiques :

En fin de compte, il n'y a entre eux (ceux d'entre eux qui sont sincères) et nous qu'une différence d'appréciation sur le meilleur mode de défendre la paix. Nous sommes convaincus qu'une attitude digne et ferme en face d'Hitler est seule capable de la maintenir. Eux, pensent qu'il faut faire concessions sur concessions. Je crois qu'ils se trompent terriblement. – Mais il n'y aurait point là de quoi s'insulter réciproquement ! Et je m'y suis toujours refusé. Quelle frénésie s'est emparée des esprits, pour qu'ils outragent et qu'ils déchirent, du jour au lendemain, leurs vieux amis ! – Que l'avenir nous juge ! (p.97)

On sent là une certaine amertume de Rolland, désolé de voir que l'incompréhension des pacifistes les plus convaincus amène ces derniers à l'insulter. L'histoire *a posteriori* donne raison à Rolland. Et d'ailleurs, quand la guerre éclate en septembre 1939, il écrit :

Il est clair qu'il ne reste plus d'autre parti à prendre, et que la paix ne peut plus revenir en Europe, avant que Hitler soit brisé et le gouvernement nazi extirpé d'Allemagne. (p. 257, 2 septembre 1939)

Dans ces pacifistes, il y a des écrivains : Giono et Alain. Giono, d'abord, grand écrivain du terroir provençal, qui en 1938 désigne Rolland par une expression injurieuse : *feu Romain Rolland* (« je me vois grossièrement insulté par Jean Giono », dit Rolland p.137, en découvrant cela) ; et cette attitude lui paraît être d'une désolante naïveté :

qu'un Giono ne s' imagine pas que, même au cas d'entrée d'Hitler en France sans résistance, son renoncement le

sauvera (...). Le pacifiste est par Hitler haï et poursuivi, à l'égal du communiste. » (18 septembre 1938, p. 102-103)

Et on sait que Giono finira par soutenir Vichy.

À côté de Giono, il y a aussi Alain : « Les « pacifistes intégraux », comme Giono, Alain, etc. (...), les « conseillers de la peur », comme dit Nizan. Par là, ils ont servi, à leur insu, le bluff fasciste de l'Allemagne et de l'Italie... » (p. 132, novembre 1938)

Depuis vingt ans, j'étais fait à la frénésie des partis de droite, Action française, etc. Mais depuis deux ans, je découvre que les pacifistes, les non-résistants, les « gandhistes » français (pauvre Gandhi !), ne leur sont nullement inférieurs en haine, injure et méchanceté. (p. 137, novembre 1938)

C'est évidemment très actuel, quand on pense aux événements survenus à Paris en 2015 : face à un ennemi qui veut notre mort et dont la perversité est évidente, que faire ? Continuer à tenir un discours de paix ? Ou bien se décider enfin à nommer l'ennemi ? Et une fois qu'on l'a nommé, tout mettre en œuvre pour le détruire ? La nécessité de détruire Hitler est pour Rolland une évidence : « Hitler, pour qui j'ai manifesté mon inimitié et la nécessité de sa destruction », écrit-il le 30 avril 1940 (p. 393).

Le malentendu entre Rolland et les *pacifistes intégraux* est pourtant facile à comprendre. Quand il s'agit d'une guerre de conquête, d'impérialisme, d'une guerre pour un territoire ou pour la puissance, Rolland en percevait toute l'absurdité et la combat : c'était le cas de la première guerre mondiale. Par contre, quand ce sont des principes qui sont en jeu, la guerre est parfois inévitable, et on ne peut pas dire : la paix à tout prix.

Les communistes ensuite. Rolland est depuis le début des années trente un compagnon de route du PC. Il a soutenu activement l'URSS, écrivant par exemple, en 1935, dans un texte intitulé *Par la Révolution, la Paix* :

Nous estimons, nous, que l'URSS a fait, depuis dix ans, une expérience sociale grandiose et douloureuse – dont le succès est encore incertain – mais qui est l'unique effort puissant de la vieille Europe pour créer un monde nouveau.

Et Romain Rolland, on le sait, est allé en URSS et s'est entretenu avec Staline, même si cet entretien a commencé à lui ouvrir les yeux sur la nature du stalinisme.

D'où les liens qu'il a eus avec le Parti communiste français, dont la raison d'être même, depuis le congrès de Tours de 1920, c'est de soutenir l'Union soviétique.

Il reçoit ainsi à Vézelay la visite de figures importantes du Parti communiste : le 5 août 1938 Maurice

Thorez, qui dirige le Parti depuis 1930 : « Surtout Thorez m'est sympathique ; sa grosse face de petit garçon grandit trop vite est écarlate du soleil d'août » (p. 67) ; des intellectuels, aussi, comme Aragon, grand poète passé du surréalisme au communisme, qui vient le voir en juillet 1938 (p. 56) et qu'il retrouve à Paris en octobre de la même année (p.130), et surtout Jean-Richard Bloch, qui en 1938 lui écrit avant de venir s'entretenir avec lui le 13 octobre de la même année, et que Rolland revoit en juillet 1939 (p.231) : deux figures dont je parlerai plus en détail un peu plus bas.

Il y a cependant un problème. La gauche, ou plutôt la gauche communiste, à la fin des années trente et au début des années quarante, est travaillée par des hésitations sur l'attitude à prendre. Pourquoi ? Parce que si elle a toujours affirmé sa solidarité avec l'URSS, qui semblait être le plus efficace rempart contre le fascisme, la politique retorse et machiavélique de Staline la met de plus en plus mal à l'aise. En septembre 1938 – plus précisément le 11 –, recevant à Vézelay Léon Moussinac, journaliste communiste et critique cinématographique au journal communiste *L'Humanité*, Romain Rolland rappelle clairement (p. 95) que la lutte contre les fascismes est une *cause commune*, et quelques pages plus loin (p.98) que les ennemis de la Russie seraient prêts, pour la détruire, à soutenir Hitler et Mussolini. En somme il voit dans la Russie le seul allié fiable contre les fascismes. Mais en 1939, les choses changent parce que Staline signe en août un pacte de non-agression avec Hitler, ce qui permet à la Russie, quand Hitler envahit la Pologne en 1939, de mettre la main sur toute la moitié est de la Pologne. Romain Rolland est alors révolté. Il écrit en février 1940 :

Je suis submergé de dégoût par le Mensonge qui a infecté jusqu'à la moelle la pensée politique de toute l'Europe... On ne sait plus qui ment le plus. Mais tout est mensonge. Et en quelques mois (en quelques jours), celui de l'URSS dépasse en perfidie, en effronterie, celui de Goebbels et d'Hitler. ... Mon cœur bondit en moi d'indignation. Car qui, mieux que moi, sait que c'est l'URSS qui, depuis cinq ans et plus, souffle la haine en France contre Hitler, mène la croisade contre lui, nous a sans cesse excités à dénoncer la menace allemande, à sonner le réveil et le rassemblement des forces démocratiques ! ... (Le Kremlin) aide l'Allemagne à massacrer la Pologne en s'en faisant donner un morceau. (p. 316 sqq.)

En prenant cette position, Rolland n'ignore pas qu'il est isolé, car il a des amitiés solides parmi de jeunes intellectuels ou écrivains communistes qui, eux, s'obligent à des contorsions. Je donnerai deux exemples : d'abord Jean-Richard Bloch (1884-1947), agrégé d'histoire et romancier ; celui-ci a connu l'horreur de la première guerre mondiale, et dès 1919 s'est rapproché de Romain Rolland, puis dans les années trente a soutenu l'URSS

contre le fascisme. Or quand il y a eu le pacte germano-soviétique il a plus ou moins essayé de justifier la position russe en disant que la faute était celle des démocraties occidentales qui, se méfiant de Staline, l'avaient poussé dans les bras de l'Allemagne. Il y a eu aussi Aragon, grand poète, apprécié par Rolland, et qui, fidèle à la discipline dictée par le Parti Communiste, a d'abord refusé de condamner le pacte germano-soviétique (mais qui deviendra finalement l'un des grands poètes de la Résistance) : « Jean-Richard Bloch et Aragon s'obstinent absurdement à soutenir la légitimité du pacte germano-russe. » (p. 254) Du coup, Rolland s'est éloigné de la ligne du Parti communiste.

En somme, Romain Rolland est un homme qui sait rester indépendant de ses amitiés politiques, et qui même n'hésite pas à se lier ou plutôt à conserver des liens avec des gens de l'autre bord, comme Alphonse de Châteaubriant. Cette amitié assez étrange entre Rolland et Châteaubriant est en effet l'un des points les plus curieux de ce journal : elle révèle chez Rolland une grande capacité à nouer des liens et à les maintenir par-dessus les clivages politiques. Rolland et Châteaubriant sont amis depuis les années 1910. Châteaubriant est né en 1877, il est donc plus jeune que Rolland ; et c'est un romancier à succès, auteur de romans ancrés dans le terroir ; mais il a viré à l'extrême droite nationaliste dans les années vingt, et il est finalement devenu dans les années trente un admirateur frénétique du nazisme, dans lequel il a cru voir une forme nouvelle de mysticisme. Il s'est plusieurs fois rendu en Allemagne et a même été reçu personnellement par Hitler avant la guerre. Il a raconté à Rolland cette rencontre, récit que Rolland reprend à la p. 325, à l'occasion de la visite de Châteaubriant à Rolland en février 1940. Châteaubriant est donc allé rendre visite à Hitler dans sa maison de Berchtesgaden, il a discuté personnellement avec lui de questions religieuses (puisque Châteaubriant voyait dans le nazisme le prolongement du christianisme médiéval) ; Hitler lui a répondu en parlant de questions économiques ; et Châteaubriant a déclaré à Hitler que

pour fonder une nouvelle Allemagne, (...) il faut aussi le spirituel, le religieux et l'héroïque ; il faut ressusciter l'esprit. – À ces paroles, la figure d'Hitler se transforme (...). Ses yeux s'éclairent, il change de manières, il prend la main de Châteaubriant, – et le fixant de très près dans les yeux, il lui dit – « je vous aime !

Châteaubriant raconte tout cela à Rolland qui ne lui en veut pas, mais qui a l'air de le considérer comme un grand naïf : le surnom de *Château* que lui donne Rolland, révèle, à mon sens, une sorte de sympathie émue, d'indulgence même face à un comportement considéré comme une sorte d'enfantillage.

En 1940, avec un soutien financier allemand,

Châteaubriant crée une revue : *La Gerbe*, qui plaide pour la collaboration avec l'Allemagne. Si bien qu'à la fin de la guerre, Châteaubriant s'enfuit en Allemagne, puis s'installera en Autriche, où il mourra en 1951. Cela n'empêche pas Rolland de lui témoigner une mansuétude qui étonne. À l'occasion de la visite de Châteaubriant, Rolland lui parle justement des exactions commises par le nazisme : des violences antisémites, des brutalités, des tortures à Dachau, etc. (p.328) Son interlocuteur ne veut pas voir ces réalités ou bien, de manière fort peu convaincante, tâche d'innocenter les responsables nazis. Pourtant Rolland ne lui en veut pas. Au contraire, avec beaucoup de relativisme et en mettant à distance ses propres engagements, il essaie de se montrer compréhensif avec cet ami qu'il juge, en fin de compte, excessivement idéaliste. Il dira d'ailleurs plus loin, dans son journal, en réponse à ceux qui lui reprochent cette amitié avec Châteaubriant : « Je ne suis pas de ceux qui sacrifieront jamais une amitié vraie à une idée ! » (19 mai 1942, p. 775) Fidélité donc, et tolérance extrême qui va jusqu'à la naïveté chez Rolland, puisque, toujours dans le texte évoquant la visite de Châteaubriant en février 1940, Rolland dit – et cela aujourd'hui nous choque :

Je ne juge point. Je note. – Mais je ne doute point que si Château s'est laissé ensorceler, il n'a point vu beaucoup plus faux que ceux qui, de France, ne voient de l'hitlérisme que l'aspect haïssable et méprisable. Les deux sont faux. Les deux sont vrais. (p. 329)

Déclaration étrange et qui nous met mal à l'aise. Est-ce à dire que pour Rolland, l'hitlérisme puisse avoir un aspect qui ne soit pas haïssable ou méprisable ? Poser cette question me permet justement de passer à la deuxième partie de mon exposé : Romain Rolland sous l'Occupation, au moment où son sens de la nuance, poussé à l'extrême, l'amène à une certaine forme de paralysie et même de négativisme qui, disons-le franchement, a quelque chose de décevant.

Romain Rolland, Pétain et la guerre.

Il sera donc toujours un isolé, parce qu'il est trop nuancé :

Pour les "pacifistes intégraux", devenus "collaborationnistes", je suis un stalinien, anti-allemand. Pour les arabiatanti anti-allemands, je suis un pro-allemand, car j'ai reçu beaucoup d'Allemands dans ma maison. Ne doutons pas que, pour des bourgeois qui se souviennent de l'autre guerre, je ne sois encore un pacifiste, gandhiste, un sans-patrie ! Allez vous y reconnaître ! (1943, p. 936)

Est-ce à dire qu'il ait toujours eu raison ? Non, car Rolland est aussi parfois un grand naïf. Le problème de la solitude intellectuelle de Rolland est bien là : avoir eu raison avant la guerre, mais une fois la France occupée,

perdre, plus ou moins, la conscience des réalités, au point de s'enfermer dans d'étranges rêveries.

Il faut d'abord rappeler que juin 1940 a été un moment très brutal et traumatisant pour tous les Français, qui ont vu leur pays envahi et mis à genoux par l'Allemagne hitlérienne. Le *Journal de Vézelay* est rempli des échos de cette douloureuse actualité : Rolland a vu l'exode, avec les réfugiés fuyant l'avance allemande. Lui se refuse à fuir, et le 24 juin lui parvient la rumeur de l'Armistice, signée deux jours plus tôt. (p. 442)

Comment se comporter face à l'Allemagne triomphante, et comment contribuer au relèvement de la France ? On est parfois gêné quand on lit Rolland car il lui arrive de se contredire, et de prendre parfois des positions qui nous choquent. On dirait qu'il est débousolé – comme l'est d'ailleurs le pays tout entier. Cependant, il ne faut pas oublier que ce n'est pas un texte suivi, que ce n'est pas un exposé doctrinal : ce n'est qu'un journal, dans lequel s'écrit une pensée qui se cherche.

Alors, bien sûr, certaines pages de ce journal, écrites au début de l'occupation, ne sont pas toujours à l'avantage de Rolland.

Il faut se souvenir qu'il a toujours été un grand admirateur de l'Allemagne et de sa culture, de sorte que l'idée de collaboration entre la France et l'Allemagne ne lui paraît pas du tout absurde. Il dit même, en mars 1941, que

l'idée en soi est bonne et devrait être réalisée si l'on était de part et d'autre, en esprit sincère de collaboration.» (p.564) *Collaborer avec l'Allemagne, ce serait un moyen de construire une Europe capable de s'opposer à l'hégémonie américaine. Certes j'aurais cent fois plus d'aversion et d'horreur pour une domination de la terre par la dure Amérique que par l'Allemagne !* (p. 558)

Il va même encore plus loin, quand il écrit :

l'Allemagne d'Hitler travaille à forger les États-Unis de l'Europe et du monde, et elle extirpe de notre civilisation le cancer de l'Argent asservisseur et corrupteur que nos démocraties n'auraient jamais eu l'énergie d'opérer, car elles se sont laissées infecter jusqu'aux moelles. (p. 475.)

Ce n'est qu'un bref passage de ce journal, mais tout de même, il faut reconnaître que cela a bien été écrit.

Cela dit, ne jetons pas la pierre à Rolland. D'abord parce que le plus souvent, il prend soin de spécifier que l'Allemagne qu'il aime, ce n'est pas l'Allemagne nazie, c'est l'Allemagne de toujours : « Nous sommes une poignée à séparer les peuples des crimes ou des folies de tels de leurs chefs, et à continuer à croire en la fraternité des hommes. » (p. 583, 11 avril 1941)

Ensuite parce que surtout, sur le fond des choses, et en fonction de ses convictions les plus profondes, Rolland ne pouvait pas soutenir des régimes tels que

celui des nazis ou celui de Vichy.

Quand le gouvernement de Vichy est formé, il ne tarde pas à manifester sa méfiance, par le zèle que montre Vichy à capituler devant toutes les exigences de l'Allemagne, et aussi par la hâte avec laquelle Vichy décide de juger les « responsables » de la défaite. À la date du 30 juillet 1940, Rolland évoque un « décret criminel » de Vichy frappant arbitrairement « tout Français ayant quitté la France entre le 10 mai et le 30 juin » : il parle à ce propos de « monstrueux arbitraire » (p. 466). En septembre 1940, il parle avec dégoût des « sinistres décrets » du gouvernement de Vichy (ceux du 6 septembre, qui prévoient de priver certains juifs de la nationalité française) (p. 488). Il évoque avec le même dégoût ce qu'il découvre dans la presse collaborationniste : « Abominables articles antisémites dans le dernier numéro de *La Gerbe*. (...) – Déshonorant pour Châteaubriant. J'en suis profondément attristé et révolté. » (p. 502, 9 octobre 1940) Il s'indigne aussi du statut des juifs promulgué en juin 1941 (p. 627).

Donc aucune confiance pour Vichy ; peu d'estime pour la personne même du maréchal Pétain, que Châteaubriant lui a décrit comme

brave homme, honnête mais faible, enfantin, puéril, réjoui de sa dignité, de sa popularité, adorant les réceptions qu'on lui fait dans les villes, dénué de toute expérience politique, un vieux rond-de-cuir de l'École de guerre (p. 531, 26 décembre 1940)

Et pourtant, il ne se rallie pas non plus à la Résistance : pour lui, de Gaulle et ceux qu'il appelle curieusement les *Degaullistes* sont des fanatiques. Au moment où de Gaulle a sans succès tenté de prendre la base de Dakar, restée finalement fidèle à Vichy, Rolland le juge sévèrement : « Je reconnais l'esprit de parti enragé des fanatiques français, à travers les âges. » (p. 493, 23 septembre 1940) Ailleurs, il parle *du fanatisme orgueilleux* de de Gaulle (p. 514), il considère ce dernier comme un *insensé* qui prépare la guerre civile. Rolland voit de Gaulle comme un officier maurassien, loin du peuple et à qui il ne peut pas faire confiance. Et ce ne sont pas les amis communistes de Rolland, notamment Aragon qui considère de Gaulle comme *un imbécile, un Mac-Mahon*, (p. 1084, 14 novembre 1944), qui lui permettront de changer d'avis à ce sujet.

Ni Pétain, ni de Gaulle :

Les Français de Londres soulèvent quotidiennement les Français de France contre le gouvernement de Vichy. – Et tous, Londres, Paris, Vichy, célèbrent Jeanne d'Arc, dont la fête est dimanche 11. Chacun la veut pour sienne, contre l'autre. Les Anglais, les Allemands la revendiquent. Et Vichy lui compare le maréchal Pétain. – Mais, dans La Gerbe de Châteaubriant, le fils de Péguy, Marcel, prêche la collaboration avec l'Allemagne et célèbre celle-ci comme la vraie nation chrétienne ! La poussière de

Péguy, le père, doit en fumer de rage dans la terre qui a bu son sang, près de la Marne. (p. 601, 10 mai 1941)

Donc on peut dire que Rolland a quelque peu « raté le coche ». Il n'a cru en personne : il n'a jamais redonné sa confiance à Staline, même après l'entrée de la Russie en guerre ; et par ailleurs il hait ce qu'il considère comme la ploutocratie américaine. Il est donc dégoûté de tout : « On est dégoûté de la politique et des hommes. Ils sont incurables », écrit-il en janvier 1941 (p.539).

Cela le conduit à se raccrocher à de vieux rêves qui n'ont pas grand rapport avec la réalité d'alors.

Pour conclure : l'amitié comme seul recours

Rolland a donc fait toutes sortes de rencontres, il a assisté à beaucoup d'événements, mais cette fois, l'idéalisme a, je crois, bridé ses engagements. De là l'impression d'une certaine tristesse que dégage son journal. Bien sûr, ce non-engagement tient peut-être à son âge ; il tient aussi à des circonstances personnelles : par exemple il aurait pu rendre publique sa condamnation de la politique stalinienne en 1939, mais s'il ne l'a pas fait, c'est parce que le fils de sa femme était en Russie et qu'il craignait des représailles. Mais enfin, on a vraiment l'impression d'un intellectuel désabusé et qui sait qu'il n'a pas de prise sur les événements de son temps.

Que lui reste-t-il dans de telles circonstances ? Les joies de l'amitié grâce aux retrouvailles avec Paul Claudel, qui a été son camarade à Louis-le-Grand. Rolland a renoué au bout de cinquante ans avec Claudel, si différent de lui. Les pages consacrées dans ce journal à ses rencontres avec Claudel sont très émouvantes. Elles sont aussi très riches d'enseignement, parce que les dialogues entre ces deux vieux amis n'évitent aucun sujet, et parce que Rolland retranscrit presque à chaud beaucoup de paroles de Claudel. On y apprend ainsi, dans un passage en date du 28 juin 1942 (p. 810-817) et qui évoque une visite de Claudel, que ce dernier déteste les Allemands et méprise cordialement le maréchal Pétain :

Pétain, dit-il, je lui cracherais au visage ! » – Vieil hypocrite. Passe pour dévot, et ne croit à rien. Vante la famille, et est deux ou trois fois divorcé, et ne peut pas souffrir les enfants.

Tout y passe : Mussolini (*cette fripouille, cet imbécile*), des écrivains : Suarès, que Claudel estime peu, Péguy, pour qui il n'a aucune sympathie. Il est question, plus généralement, de ses goûts littéraires et musicaux (Virgile, qu'il adore, Beethoven), de l'attitude de l'Eglise, que Claudel juge pusillanime alors qu'il a, lui, notamment, écrit au grand rabbin pour lui dire son soutien. Claudel y apparaît comme très libre et courageux. La religion occupe aussi une grande place dans ces échanges, puisque Rolland envie Claudel :

« Je lui dis la chance qu'il a eue d'être visité par la grâce, à Notre-Dame. » (p.813)

Rolland voudrait lui aussi avoir la foi, il cherche une transcendance, et on sent une profonde admiration de sa part pour Claudel qui, lui, croit sans le moindre doute, et qui est persuadé « *qu'après sa mort il verra Dieu en face.* » (p. 812)

Claudel ne parviendra jamais à convertir Rolland, mais dix ans après sa mort, en 1954 donc, Claudel rendra un émouvant hommage à *cette grande âme, qui n'était que foi et espérance.*

Alors, pourquoi lire ce journal ? Quel intérêt peut-on lui trouver aujourd'hui ?

D'abord, cela permet de comprendre les limites qui bornent le pouvoir des intellectuels. Romain Rolland est quelqu'un que l'on peut éventuellement, dans le meilleur des cas, consulter ; mais si son avis n'est pas conforme à *la ligne du Parti* (dans le cas des communistes), on ne l'écouterait guère. Et je crois que si ces pages sont empreintes d'une certaine mélancolie, c'est que Rolland a profondément ressenti cela. À mon avis, il a eu sa première déception quand il a vu de près la réalité de la Russie soviétique. J'ai rappelé plus haut que Rolland avait rencontré Staline en 1935 : il était en effet, dans cet entretien, mais aussi par des lettres, intervenu en faveur de Victor Serge, un intellectuel soviétique francophone (né en Belgique), qui avait participé à la Révolution russe et qui ensuite, comme trotskiste et opposant au stalinisme, avait été exilé dans l'Oural. Grâce à l'intervention de Rolland et aussi grâce à une campagne internationale en sa faveur, Staline acceptera de le libérer, et de l'expulser en 1936 ; mais je crois que c'est à partir de cette affaire que Rolland a commencé à se méfier du stalinisme, sans toutefois le dire ouvertement (contrairement, par exemple, à un André Gide qui en 1936 a publié son *Retour de l'URSS* qui a scandalisé les communistes). Si Rolland au départ n'a pas exprimé publiquement sa déception, c'est sans doute pour des raisons personnelles que j'ai évoquées ; mais c'est aussi parce qu'il ne voulait pas faire le jeu des ennemis de l'Union soviétique, qui étaient alors en premier lieu les fascistes. Quand le pacte germano-soviétique a été conclu, c'est à son journal que Rolland a confié son malaise et sa colère ; il a compris que quand on veut rester intellectuellement droit, on ne peut pas faire un bon militant. Un authentique intellectuel est toujours trop fin, trop nuancé, trop honnête et parfois trop indécis pour être utilisable par un parti politique. Bref, la place d'un intellectuel est toujours plus ou moins en coulisses : il ne peut pas jouer de rôle vraiment déterminant, et c'est peut-être ce qui a rendu Romain Rolland mélancolique.

Autre question posée par ce journal, et qui fait toute son actualité : comment concilier idéalisme et pragmatisme ? Que faire lorsqu'on a cru toute sa vie à une paix

fondée sur la bonne volonté des nations, et que l'on s'aperçoit que l'une de ces nations est devenue folle ? Il y a les ultras du pacifisme, qui pensent que tout est préférable à la guerre, et il y a ceux comme Rolland qui considèrent cette attitude comme périlleuse et suicidaire. Être pacifiste, c'est refuser de s'enfermer dans la catégorie ami-ennemi. Certes, un tel refus est honorable. Mais que faire, si l'une des deux parties en présence s'entête à considérer l'autre comme hostile ? En somme, le « pacifiste » Romain Rolland a bien perçu les limites du pacifisme intégral, et c'est, entre autres choses, ce qui

rend son journal si intéressant pour un lecteur d'aujourd'hui.

novembre 2016

***Didier Chiche** est ancien élève de l'École normale Supérieure (1976-1980) et agrégé de lettres classiques. Il enseigne au Japon depuis plus de vingt ans. Après 13 ans passés à l'Université Municipale de Tokyo, il vit à Kyôto depuis 2004 et enseigne actuellement la langue et la civilisation françaises à l'Université Kônan, située à Kôbe.*